

Jean Marcel

Histoires des pays d'or



SOUKHA
éditions

PRÉSENTATION

« Nous, enfants de l'Occident monothéiste, parvenons avec peine à imaginer ce que les Orientaux conçoivent sous le nom et le mot de « dieux ». Ainsi croyons-nous volontiers qu'ils se représentent ces êtres célestes comme tout-puissants, omniprésents et éternels, pour tout dire à l'image du nôtre. Il n'en est rien. Ces créatures conçues au plus près des origines de l'histoire humaine furent modelées sur l'homme même. Ils naissent, aiment et meurent comme des hommes. Leur seul privilège est de n'avoir pas à se nourrir, se vêtir ni à accumuler des richesses – qui est un peu, avouons-le, le châtement des hommes. Dieux et déesses se meuvent dans une suave béatitude en leur palace sis au-dessus des nuages, plus près des anges créés que du Dieu créateur. S'ils meurent, ils peuvent revenir à la vie sous forme humaine ; de même que tout homme est appelé un jour ou l'autre de l'éternité de l'univers, à se transformer en divinité au gré de ses innombrables renaissances. Dans la souple logique orientale, ces croyances ne sont nullement incompatibles avec la doctrine du bouddhisme, qui ne reconnaît pas d'être suprême, parce que justement, ces dieux ne sont jamais suprêmes. »

Pour ce connaisseur insigne des civilisations et des religions qu'est Jean Marcel, panégyriste de l'héroïque mais vaine résistance des dieux antiques au christianisme conquérant d'un Occident qui allait les reléguer à quelques vestiges pour touristes en mal de vieilles pierres, on comprend l'enthousiasme que ces *Histoires des pays d'or* venues tout droit d'Extrême-Orient ont pu susciter, ainsi que le bonheur qu'il éprouve à nous les révéler,

comme quelque aimable secret que l'amoureux enflammé ne saurait trop longtemps garder pour sa trop exclusive jouissance.

Car, ne nous y trompons pas, l'auteur d'*Hypatie ou la fin des dieux* est aussi un indéfectible passionné de cette Thaïlande où il a élu domicile. Et, sous sa plume précise et espiègle, c'est la pérennité dans cette région du monde d'une féerie instinctive et magique qu'il nous dévoile. De cette mémoire commune profondément ancrée dans la Nature et si singulière pour les « enfants de l'Occident », c'est la beauté intime de l'imagination qu'il se propose ici de nous faire partager, transmise intuitivement au fil des générations à tous ces autres enfants, de Siam et des confins alentour.

Dans le froid univers que nous nous sommes bâti à force de rationalisme cartésien, c'est ainsi cette subtile séduction qui nous fait si cruellement défaut de nos jours qu'il nous invite à retrouver dans cette sélection de récits. Histoires simples et merveilleuses, si heureusement exhaussées des brumes hallucinantes de ces pays d'or pour nous si mystérieux, et toutes empreintes encore de leur touffeur originelle.

Et si l'auteur se défend d'avoir retranscrit quelques « contes et nouvelles » au profit d'« histoires » qu'il juge d'un genre littéraire plus exact, c'est bien un monde de légendes dans lequel il nous entraîne joyeusement et pour notre plus grand bonheur.

Car ces goules, qui, tels les loups-garous se muent dans la nuit en inquiétantes créatures, ces nagas – les grands serpents d'eau, si présents par ailleurs dans les délicats ornements des pagodes –, que l'on chevauche comme les dragons des épopées médiévales, ne nous renvoient-ils pas à une mystique bien vivante, perdue dans quelque tréfonds romanesque d'une âme enfantine encore prompt à nous faire vibrer ?

N'associe-t-on pas confusément ces émanations fantasmées de nos racines européennes aux candides images allégoriques ou aux prix d'excellence sur tranches dorées exaltant des aventures bien souvent extraordinaires qui, jadis, gratifiaient les élèves méritants de nos belles provinces ?

PRÉSENTATION

Oui, nous sommes là en terrain connu. Et pour ceux d'entre nous qui se souviennent des années 80 avec la nostalgie des livres songeries propres à la jeunesse, il n'est que de lire *La kinnari* pour se voir affronter derechef les savantes énigmes et les mille dangers qui mènent le jeune héros de l'*Histoire sans fin* au fabuleux pays de Fantasia. Ne s'est-on alors rêvé dans la salle obscure, galopant sur le blanc destrier au rythme enlevé de l'entraînant accompagnement sonore du film ?

Mais l'analogie, toutefois, s'arrête là, car il faudra sept ans et demi à notre héros siamois de *La kinnari* pour parvenir aux portes du royaume de sa belle. Éloge de la lenteur, nous sommes déjà dans un autre monde.

Et n'allez pas vous croire pour autant triomphant sous la carapace de la tortue de la course contre le lièvre. Nous arpentons là des territoires bien éloignés de ceux de monsieur de La Fontaine. Et il vous faudra pour apprécier ces *Histoires des pays d'or*, cher lecteur pétri de l'ancestrale chrétienté inhérente à l'identité européenne, vous départir de quelques préjugés.

Peu chaut en effet à ces conteurs exotiques de nous faire la leçon. La morale – au sens où nous l'entendons – est ici bien peu présente.

La ruse l'emporte sur la probité. La simonie des moines, la débauche de quelques fieffés bougres ou les manigances de vieillards en quête de fraîche compagnie sont bien souvent récompensées. Comme l'inverse peut être vrai aussi, vertu inattendue cachée au détour de quelque espièglerie. La frontière entre le bien et le mal est bien tenue dans ces pays d'or.

Et voilà bien là l'illustration de la singularité de ces peuples qui, sous l'apparent propos anodin de Jean Marcel, fuse impudemment à rebours de notre entendement.

De quel bois sont-ils donc faits, ces hommes des pays d'or ? Ces Thaïs qui hissent aujourd'hui encore au faîte de leurs lampadaires des kinnaris que nous nommons chimères et qui s'égrènent en alternance des portraits en majesté de leurs Roi et Reine sur les flancs des autoroutes flambant neuves menant à

leur prestigieux aéroport de *Suvarnaphumi*. Ne sont-ils donc pas tous sujets à une illusion collective ?

Auteur lui aussi résidant en Thaïlande, mais romancier australien et fin observateur des mœurs locales, John Burdett nous interpelle : « *L'Occidental fait généralement observer que le Thaï vit dans un paradis de dupes. Peut-être, mais le Thaï n'est-il pas fondé à rétorquer que l'Occidental s'est construit un enfer de dupes ?* »*

De concert avec Burdett, faisons nôtre, alors, cette interrogation, et soyons dupes de bon cœur.

Mais, avec Jean Marcel, choisissons le paradis.

L'éditeur

* *Bangkok 8*, traduction française Thierry Piélat, 10-18, 2005.

À Paniti,
en témoignage de gratitude
pour sa collaboration
et sa fidèle amitié,

*« Je n'aime tant la légende
que parce qu'elle donne un signe à des pensées
qui la dépassent, et que souvent elle ne prévoyait pas. »*

Marguerite Yourcenar

Suvarnabhumi

En guise d'avant-propos.

Ô vous, pays d'or et de douce splendeur

Émile Verhaeren

Peut s'écrire aussi *Suvarnaphumi*... Quoi qu'il en soit, prononcer : *Souwanapoum*... C'est le nom du nouvel aéroport de Krungthepmahanakon (Bangkok)... Il lui a été conféré, comme une sorte de titre de noblesse, par le Roi de Thaïlande pour une raison précise : c'est un mot d'origine sanskrite qui a longtemps servi aux marchands de l'Inde voisine pour désigner la région du Sud-est asiatique actuellement occupée par la Birmanie, la Thaïlande, le Laos, le Cambodge et la Malaisie. Des documents assez anciens en font foi et l'attestent. Sa signification est claire : *pays d'or* – non pas *pays de l'or*, comme l'Eldorado, mais *pays d'or*, c'est-à-dire pays de l'abondance en toutes choses, *pays de Cocagne*, dirait-on plutôt. La première mappemonde imprimée en Occident par Martin Waldsee Müller à Strasbourg en 1507 traduisait ce nom en latin d'époque par *Aurea Chersonesus*, un an seulement après l'arrivée des Portugais dans les parages de cesdits pays d'or, devenant ainsi les premiers Occidentaux à assumer la reconnaissance des territoires (ou plutôt des côtes marchandes) de la région.

Je viens d'en dire assez, ce me semble, pour expliquer le titre donné à ce recueil de récits divers, empruntés aux légendes, aux mythologies, aux traditions orales de ces mêmes pays, principalement de la Thaïlande, mais que je me suis plu à refaire à ma façon, relocalisant parfois la trame dans l'espace, souvent dans le temps.

Quoi qu'il en soit, j'ai préféré le mot *histoires* plutôt que celui de *contes* ou de *nouvelles* parce que cette appellation vague ne renvoie à aucun genre précis, comme sont la plupart des narrations dont je me suis inspiré... Elles n'ont en commun que d'être des récits avec des propos fort divers : drôles ou édifiants, à portée morale ou à portée philosophique, certains tirés de l'histoire proprement dite, tous façonnés pour le plaisir de raconter ou celui d'écouter raconter. Comme il n'y avait aucun ordre entre eux, je les ai mis dans l'ordre alphabétique des titres (l'article en moins lorsqu'il y avait lieu) – sauf, en un chapitre à part, ces *Jâtaka (Renaissances)*, récits des cinq cents et quelques vies antérieures du Bouddha, dont certains sont de véritables fables animales, et dont j'ai tiré au total une dizaine d'*histoires* disposées également dans l'ordre de l'alphabet panaché de l'ordre qu'elles occupent dans le recueil d'origine.

Pour l'esprit général de cette entreprise, je me suis placé sous l'invocation du grand Goethe qui prétendait que sans exotisme la littérature finirait pas s'ennuyer et surtout par ennuyer ses lecteurs, pour finalement se tarir... si elle ne se rafraîchissait de quelque façon et de temps à autre à une source étrangère ou lointaine. Comme le temps presse, sans doute pour vous comme pour moi, je me suis posé comme seule contrainte d'aller au plus court qu'il était possible dans le sentier de la narration.

J.M.



Récits

L'alchimiste

De tous temps, en tous les lieux de la terre, les hommes ont été envoûtés par l'éclat de l'or pur ; sans doute parce que de tous les métaux qui coulent dans les veines de notre planète sombre, il est le plus noble, le plus près de figurer le sang même du soleil. Il est l'image de la richesse mais aussi de l'intelligence, de l'avarice mais aussi de l'éternité. Ainsi les hommes en ont-ils fait l'image de tout ce qui veut durer : des vaiselles, des bijoux, des idoles, et des cités entières. Parmi celles-ci, la plus célèbre est assurément Ayuthya, telle que l'ont du moins décrite les anciens voyageurs, du temps où elle se dressait vers le ciel comme une hymne solaire, avant que des envahisseurs l'emportent dans leurs coffres.

C'est au milieu de ses ruines, un bon siècle plus tard, que vivait un certain Tong avec sa femme Song. Il partageait avec d'innombrables étourdis avant lui le rêve insensé de parvenir à transformer quelque vilain métal, cuivre, étain ou plomb, en or. Au lieu de travailler comme tout le monde dans les champs à semer et récolter, il passait ses jours accroupi, penché sur les élucubrations de quelque traité d'alchimie, laissant Song s'occuper des soins du reste, c'est-à-dire de tout. Autrement dit, il voulait devenir riche à bon marché. Il y peinait depuis nombre d'années sans ombre de succès. Song s'en plaignit un jour à son

père, qui tenait Tong en très haute estime pour son caractère studieux.

Le père invita Tong à venir le voir sous prétexte d'un petit festin, puis, sans y paraître, aborda le sujet. Il semble donc que le gendre s'adonne à l'alchimie, maintenant ! Pourquoi ne pas lui en avoir parlé avant ? Car lui-même s'intéresse depuis fort longtemps à cette cuisine des merveilles et croit même avoir enfin découvert l'ingrédient qui, chez tous les illustres prédécesseurs, manquait à la réussite du grand-œuvre. Maintenant qu'il se faisait vieux, il n'avait plus guère envie de se livrer à une tâche qui pourrait prendre encore des années ; voilà pourquoi il confierait volontiers aujourd'hui son secret au mari de sa fille, après tout. On resterait en famille. Tong fut saisi d'admiration autant que de curiosité. Il écouta son beau-père.

Il fallait parvenir à produire une très grande quantité d'un certain duvet blanc qui se déposait comme une rosée sur les longues feuilles des bananiers avant le lever du jour. Mais Tong n'a pas de bananiers. Qu'à cela ne tienne ! Il en fera sortir de terre toute une plantation sur plusieurs acres pour parvenir à récolter ledit duvet blanc. Mais où prendrait-il l'argent d'une telle dépense, lui qui n'a encore rien gagné depuis son mariage ? Qu'il soit sans inquiétude, le beau-père lui assurera la petite somme qu'il faudra. Les graines de bananiers ne coûtent pas trop cher. Tong en fut tout illuminé comme un bouddha qui vient de découvrir son dharma ; après tous ces temps de détresse à scruter d'infâmes grimoires, il allait enfin devenir riche !

Et une année passa à acquérir ce qu'il fallait, à bêcher, à planter, à irriguer, à émonder et, avec une certaine satisfaction, à regarder pousser. Au bout d'une autre année, il fut en mesure de recueillir sa première brassée de duvet – mais c'était encore loin d'être suffisant. Pendant ce temps, Song vendait les bananes, fraîches ou séchées, au petit marché flottant du coin ;

son débarcadère devint en peu de temps le plus achalandé du quartier et bientôt de toute la cité d'Ayuthya. On exporta même des régimes jusqu'à Lopburi, les bananes de Tong et Song étant devenues fameuses.

Au terme de cinq années de dur labeur, Tong put enfin réunir, de ce beau duvet tout blanc, la grande quantité dite et requise. Il en chargea une pleine charrette de vingt sacs de plusieurs kilos et s'amena chez son beau-père, tel un triomphateur rentrant de ses conquêtes. Le vieil homme lui avoua qu'il n'en attendait pas moins et qu'il était fier de lui. Puis, il le fit asseoir pour causer un peu, entre deux chiques de bétel. Eh bien, voilà du bon travail ! Passons aux secrets de l'alchimie. Il envoya sur-le-champ chercher sa fille Song, prévenue de ce qui allait se passer et qui arriva donc avec un seul grand sac, mais plein d'or : une fortune ! À seulement vendre ses bananes... Le travail est bien le seul secret de l'alchimie. Tong en fut pour son compte et continua à arroser sa bananeraie. Quand son beau-père mourut, il mélangea le blanc duvet à de l'eau de riz, en fit une substance malléable, et y modela, pour l'offrir *in memoriam* à sa famille, le buste du vieux sage.

Bonsaï
à la manière de Poe

« Cette opinion, dans sa forme globale,
n'était autre que la croyance à la
sensitivité de tous les êtres végétaux. »

E.A. Poe, *La Chute de la maison Usher*

Il est certain langage au fond de l'Orient où un seul et même mot dénomme, appelle et désigne le soleil et le cœur. C'est dans ces lointaines contrées que le professeur J.-D. de Rumpler fut un jour prié de se rendre. Il s'agissait d'aller identifier, pour les soins du Jardin botanique de M., une collection de bonsaïs qu'un vieil éleveur, mort la veille, venait de confier par legs à cette institution prestigieuse. Celle-ci devait en retour s'engager à prendre soin de l'entière collection de ces petits monstres d'arbres à laquelle le vieil Asiate avait consacré la majeure partie de sa vie et la quasi-totalité de sa fortune.

Le service des douanes, toujours précautionneux sinon vétilleux, exigeait, pour l'entrée en franchise de cette somptueuse collection, que la société héritière en fît à ses frais une description exhaustive, sorte de certificat de bonne santé. Quel botaniste, fût-il sédentaire de nature comme J.-D. l'était, refuserait qu'on eût ainsi besoin de lui en ce genre d'expertise, surtout quand il s'agit d'aller se promener au bout du monde, où il n'avait encore jamais été? Il s'amena donc, convaincu qu'il n'y aurait pas de mal à voir du pays nouveau et encore moins à se pencher sur des bonsaïs, assez étranges l'avait-on prévenu.

C'était un de ces carrefours de l'Asie du Sud-est où l'on a l'impression que l'humanité a fait son creuset des plus singulières ébullitions de races, au milieu d'une effervescence marchande inimitable et d'un décor néontique un peu fou. Mais ce qui apparaîtrait, à New York, d'une vulgarité à faire rendre l'âme, bruissait là-bas d'une rumeur presque sacrée ; fourmilière besogneuse, la ville avait en tout temps l'allure d'un arbre de Noël : tubes verdâtres, roses et jaunes dans une cascade mille fois miroitée de scintillements hallucinants. Rien d'étonnant alors à ce que ce fût dans cette fantasmagorie phosphorescente, ajoutée à tant d'autres petits mystères dont il ne faut rien dire, qu'il allait découvrir ce qu'il allait voir.

Sire Khun Daeng avait été un peu chinois, un peu malais, un peu birman, adonné à tous les commerces juteux et douteux du continent, marchand de riz, d'assiettes de faïence. d'armes et sans doute aussi d'opium. Sa fortune n'avait pas fait tout le bonheur qu'il en escomptait puisqu'il n'avait pas obtenu de ses trois femmes successives l'enfant sans lequel un Asiatique est tenu et se tient pour nul dans le grand fleuve de l'existence. La promesse d'une réincarnation, à laquelle il croyait peut-être, ne l'en consolait pas pour autant. L'art du bonsaï avait semblé lui promettre davantage. Il s'y était mis sur le tard, cet art exigeant surtout la vertu de patience. La demeure qu'il occupait

en lisière de la ville et de ce qui était déjà la jungle, vaste et somptueuse, se trouvait judicieusement piquée en ses recoins les mieux appropriés de plus d'une centaine de ces petits plants aux allures à la fois touchantes et burlesques, toujours ahuris de ne ressembler à rien d'autre, surtout pas à des arbres.

J.-D. de Rumpler entreprit de les dénombrer, puis de les répertorier selon les trois grands classements de l'art, soit : les *punsai*, que l'on dit aussi « nature » mais qui sont tout aussi travaillés que les autres. puis les *kengrai*, à troncs tournés vers le sol, enfin les *chokan*, à troncs redressés. Cette division paraît à notre esprit scientifique tout aussi arbitraire que le fait, pour la langue que parlait Khun Daeng, de classer le mot *éléphant* dans la catégorie des ficelles. Le botaniste se rendit compte à la longue que tous les plants distribués à travers la demeure, malgré leur apparent désordre, se trouvaient disposés selon une figure qui ne laissait pas d'enchanter. C'est ainsi qu'un *chokan*, sis près du mur oriental, répondait en ligne droite à un *punsai*, surélevé de cinq centimètres de plus que lui du côté du mur occidental, et formait un triangle avec un *kengai* de cinq centimètres inférieur, sur le plan nord ou sur le plan sud, alternativement. Si l'on reliait par des lignes imaginaires la totalité des plants, on obtenait la figure d'un cristal à symétrie parfaite. Allait-il donc proposer au Jardin botanique de conserver cette disposition superbe pour l'aménagement de la collection dans ses serres? On n'en était pas encore là.

On avait logé l'illustre visiteur dans la maison de Khun Daeng où il passait des jours torrides à inventorier et des soirées tropicales à rêver. Que faire d'autre sous un tel toit ? Or, une de ces nuits placides où les étoiles elles-mêmes semblent stupéfaites du bonheur de rayonner sur un pays aussi chatoyant, il fut éveillé, à peine assoupi, par quelque bruit qui lui apparut, dans son demi-sommeil, moitié chicotement de souris, moitié plainte de chanterelle d'un violon désaccordé. La jungle proche offrait

tant de virtualités pour toutes les lamentations de la vie qu'il n'en prit point fait et se rassoupit. Il s'agissait sans doute d'un de ces grillons fabuleux comme en produisent les Tropiques. Ou un oiseau parleur, fréquent sous ces climats.

La nuit suivante, le cri lui revint jusqu'à l'obsession, ne le quittant qu'aux petites heures de l'aube. Il n'osa se lever pour en débusquer la provenance, moins par juste peur qu'assuré qu'il ne pouvait s'agir là que d'un bruit commun des parages auquel seule l'étrangeté de sa présence donnait quelque sens lugubre. Ce ne fut qu'à la troisième nuit que, n'y tenant plus, il se guida comme une chauve-souris, à tâtons dans le noir, vers les endroits d'où lui semblait venir la plainte insolite. Mais au fur et à mesure qu'il s'approchait de ce qui lui paraissait le lieu du cri, il se trouvait déconcerté de l'entendre d'autre part. Il n'arrivait pas à en fixer l'origine. La rumeur le fuyait comme ferait une luciole. Pendant le jour, la drôle de plainte cessait pour reprendre avec la montée de la première étoile.

Au terme d'une semaine, l'halluciné en était à s'occuper davantage de cette mélodie nocturne que de son inventaire; si bien que, même le jour, alors qu'il aurait dû se pencher sur les bonsaïs, il échafaudait des plans pour traquer la punaise ou le rhinocéros qui pouvait bien hanter ainsi la nuit de son petit vacarme. Il associa bientôt ses pauvres savoirs de zoologie à ceux que lui conférait sa spécialité de botaniste, rien n'y fit : la plainte fuyait sitôt qu'il croyait l'atteindre. Jusqu'à la nuit, du moins, où, embusqué dans le grand hall du rez-de-chaussée pour attendre que la clameur survînt, il aperçut, au centre précis de la figure cristalline dessinée par la disposition des bonsaïs de Khun Daeng, la marqueterie du parquet se soulever avec la lenteur lugubre d'une dalle de sépulcre. C'était un petit arbuste, ni *chokan*, ni *kengai*, ni *punsai*, mais tout cela à la fois, qui brandissait des ramures sous des touffes pileuses n'ayant nullement l'allure végétale. Fallait-il fuir ?

Il n'en eut guère le loisir. L'arbrisseau s'avança sur son tronc dégagé de son pot de faïence, deux petits yeux perçants luisaient à hauteur inégale dans sa partie supérieure, cependant qu'endessous s'ouvrait une plaie visqueuse pour laisser passer la plainte qu'il n'avait cessé d'entendre depuis tant de nuits. Sa stupeur empêchait sa fuite. Vingt ans plus tard, il n'a toujours pas fui, entretenant encore dans la demeure somptueuse l'héritier que Khun Daeng s'était donné malgré tout.

Le professeur a soigneusement expédié tous les autres bonsaïs au Jardin botanique de M., où vous pouvez les voir tout à loisir. Le service des douanes n'a fait, semble-t-il, aucune difficulté. Quant à celui auquel le botaniste consacre désormais tous ses soins, J.-D. n'a pas encore réussi à en percer le mystère : fut-il jadis produit de gènes humains amalgamés à des pousses de bonsaï ? Ou ne serait-ce pas tout simplement un de ces enfants abandonnés, comme il y en a tant dans ce pays, que Khun Daeng aurait contraint par son art à épouser la forme d'un arbrisseau nain ? Quand il saura enfin, le nouvel illuminé vous en écrira lui-même un autre conte. Quoi qu'il en soit, s'il avait fallu acheminer ce monstre de bonsaï avec les autres, sans doute l'immigration eût exigé qu'il présentât un passeport. Pour rien au monde J.-D. de Rumpler n'aurait eu la patience d'entreprendre les démarches nécessaires à l'obtention de ce document.